Frédéric Mistral et Jean Aicard

Le 8 août 1818, naît, à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône), Joseph ROUMANILLE, fils d'un couple de jardiniers.

Le 8 septembre 1830, naît, au Mas du Juge, à Maillane (Bouches-du-Rhône), Frédéric MISTRAL, fils d'un couple de ménagers.

Les deux petites villes ne sont distantes que de 7 kilomètres, cependant les deux familles ne se connaissent pas.

En 1845, Joseph ROUMANILLE est maître d'études (à la fois professeur et surveillant) au pensionnat Dupuy, en Avignon. Un dimanche où il est de service, il accompagne les internes aux vêpres à l'église des Carmes. Pendant la cérémonie, il surprend un élève qui griffonne en cachette. ROUMANILLE s'avance et confisque le morceau de papier, s'attendant à y trouver quelque billet doux !... Mais qu'elle n'est pas sa surprise lorsqu'il découvre qu'il s'agit en réalité de la traduction en vers provençaux du psaume de la pénitence !!! « *J'en fus si ému,* dira-t-il plus tard, *que j'en pleurais de joie !* » A la sortie, il s'approche du jeune interne, lui rend son papier et, loin de le punir, le félicite : « *Alors,* lui dit-il, *vous écrivez en provençal !* » puis il lui demande son nom. Cet adolescent s'appelle Frédéric MISTRAL !!!... C'est la première rencontre entre les deux hommes, rencontre qui aura de grandes conséquences pour l'avenir de la langue provençale.

Tous deux sont animés par la même passion : un amour inconsidéré pour la langue du terroir. Un autre élève se joint à eux : Anselme MATHIEU, de deux ans l'aîné de MISTRAL. ROUMANILLE leur fait part de ses inquiétudes quant à l'avenir du « *doux parler de Provence* » qui « *meurt malgré les efforts que font, pour en retarder le trépas, tant d'intelligences d'élite… Le temps n'est pas éloigné où il ne restera plus de lui qu'un faible écho des soupirs de son agonie… Pauvre langue morte, sur la tombe de laquelle nous poserons bientôt une humble couronne de Margarideto*[1] *…* »

Les deux jeunes internes embrassent sans restriction les idées du professeur ROUMANILLE et décident de lutter avec lui pour retarder le trépas de la langue provençale qu'ils considèrent comme leur langue maternelle.

Son bac en poche, Frédéric MISTRAL suit les cours de la faculté de droit d'Aix-en-Provence (son père veut faire de lui un avocat !) ; sitôt après sa licence, il rentre au Mas du Juge où son père le laisse entièrement libre de décider de son avenir… C'est alors qu'il se met sérieusement à écrire en langue provençale ; il fréquente l'*Escolo d'Avignoun* où il rencontre ROUMANILLE et de nombreux poètes provençaux animés, comme lui, par le même amour pour la langue du terroir.

---

[1] *Li Margarideto* (Les Pâquerettes), recueil de poésies de J. Roumanille, dont la première édition date de 1847.

Et c'est ainsi que, selon la légende[2], le **21 mai 1854**, au manoir de Font-Ségugne, commune de Châteauneuf- de-Gadagne, à une douzaine de kilomètres d'Avignon, sept jeunes poètes provençaux, Paul GIERA, propriétaire des lieux, Joseph ROUMANILLE, Frédéric MISTRAL, Anselme MATHIEU, Théodore AUBANEL, Jean BRUNET et Alphonse TAVAN décident de créer une association « *pèr apara, manteni e enaussa la lengo, la culturo, la civilisacioun e l'identita di païs d'O* » (défendre, maintenir et glorifier la langue, la culture, la civilisation et l'identité des pays d'Oc). Cette association prend le nom de FELIBRIGE et ses membres en sont les FELIBRES.

Et Jean Aicard dans tout cela ?

Jean AICARD naît à Toulon le 4 février 1848 ; il n'a donc que six ans en 1854, au moment de la fondation du Félibrige !

Bon élève, Jean AICARD est un poète précoce : « *Ecolier de quatrième,* écrit Jean CALVET qui l'a bien connu, *il était déjà poète, et au retour des vacances, il crayonnait des vers –des vers français- dans les marges de ses livres de classe… »*

Il n'a que quatorze ans lorsque, le 9 février 1862, quelques-uns de ses vers sont publiés dans la *Gazette du Midi.*

Bien que la Provence soit la grande inspiratrice de Jean AICARD, son œuvre est cependant entièrement écrite en langue française.

Les félibres, qui auraient bien aimé l'accueillir dans leur association et le compter comme l'un des leurs, lui en font le reproche… car, eux qui sont à l'affût de tout ce qui se publie en Provence et sur la Provence, connaissent Jean AICARD qui les connaît également, les respecte et admire même leur courage d'écrire dans une langue que peu de gens peuvent lire… Ainsi, en 1873, il les cite dans l'un de ses « *Poèmes de Provence », « Avignon »* :

Avignon resplendit dans un passé de gloire ;
Pétrarque à son nom seul m'apparaît et sourit ;
Et son présent est beau de garder la mémoire
Du parler des anciens dont un mot m'attendrit.

O félibres, salut ! salut, ô Roumanille ;
Chanteur de la grenade entr'ouverte, Aubanel ;
On sait que votre accent donne à la jeune fille,
Etant fait pour l'amour, un sourire éternel.

Et toi, Mistral, au nom prédestiné ; félibres,
Vos voix ont dominé, si douces cependant,
Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres,
Sur les ponts d'Avignon se hissent en grondant !... »

Dans un autre poème « *Les Magnanarelles »*, il fait allusion au chef-d'œuvre de MISTRAL, « *Mireille ».*

« Oh ! dans les mûriers verts, les baisers de Mireille ! »

---

2 Cf. *Armana Prouvençau* de 1874.

Et, plus loin, dans la partie intitulée « *Les Cigales* », le poème n°X porte ce titre : « *Imité du Calendal de F. MISTRAL* ».

En **1882**, il publie, dans le *Petit Var*, un récit « *Les arènes d'Arles* » où il cite quatre vers en langue provençale ; il s'agit d'une chanson qu'il a entendu chanter à Arles :

L'erbo que griho
Toujour reverdiho
L'erbo d'amour
Reverdiho toujour.

Certes, il les transcrit avec un certain nombre de fautes d'orthographes, mais on ne peut lui en vouloir ; après tout, il n'est pas félibre et il n'a donc pas eu les leçons de MISTRAL et de ROUMANILLE sur l'orthographe provençale[3] !...

Le **13 juillet 1883**, il est à Arles où il rencontre le Maître de Maillane, et les deux hommes s'expliquent sur les diverses questions de procédés littéraires qui divisent les deux poètes provençaux, car Jean AICARD est un poète provençal ; nous l'avons déjà dit : la Provence est sa grande inspiratrice. D'ailleurs, ses amis parisiens trouvent ses romans « *trop provençaux* »… Reproche pour les uns, gloire pour les autres !!!... Il a même été considéré comme l'un des précurseurs du mouvement régionaliste aux côtés du languedocien Emile POUVILLON et du lorrain André THEURIET.

Lors de cette rencontre avec Frédéric MISTRAL, il lui explique que s'il a choisi de ne pas rejoindre le mouvement félibréen et de n'écrire qu'en langue française, c'est parce qu'il veut décrire la vie, les gens et les mœurs de son pays natal pour lequel il a un amour profond afin de le faire connaître à tous les français.

Et MISTRAL comprend ses motivations, lui qui publie ses principales oeuvres[4] en éditions bilingues (provençal-français, et pourquoi ce choix, sinon pour être lu de tous les français !!!) donc, Frédéric MISTRAL respecte les motivations de Jean AICARD et, de là, va se développer une grande amitié entre les deux hommes, amitié qui ne prendra fin qu'avec la mort de MISTRAL le 25 mars 1914.

En **1885**, la Sainte-Estelle, congrès annuel du Félibrige, se déroule à Hyères pendant les fêtes de Pentecôte. Frédéric MISTRAL y assiste. Cette année-là, sont organisés les Grands jeux Floraux Septénaires du Félibrige (concours littéraire en langue provençale qui n'a lieu que tous les 7 ans), et, c'est MISTRAL qui remet les prix et, en particulier, le premier prix de prose provençale à un solliès-pontois, ami commun de MISTRAL et de Jean AICARD, il s'agit bien entendu de Célestin SÉNÈS, plus connu sous le pseudonyme de LA SINSO. La Sainte-Estelle terminée, MISTRAL rentre chez lui en empruntant le chemin des écoliers ; en effet, il veut absolument saluer au passage tous ses amis varois ; et c'est ainsi qu'il s'arrête à La Garde, à la villa des « Lauriers », auxquels il sera plus tard ajouté le qualificatif de « roses », propriété de Jacqueline LONCLAS, demi-sœur de Jean AICARD, où ce dernier fait, depuis 1865, de fréquents séjours. MISTRAL et Jean AICARD se rencontrent donc, de nouveau, et ont bien du plaisir à parler à bâtons rompus des sujets qui les intéressent. MISTRAL ne reviendra plus en région toulonnaise, mais J. AICARD lui rendra souvent visite à Maillane… Et, lorsque les deux hommes ne se rencontrent pas, ils s'écrivent. Madame CHABOT qui a étudié les relations de Jean AICARD

---

3 Dans les quatre vers cités, j'ai corrigé les fautes d'orthographe.

4 *Mirèio, Calendau, Nerto, Lou Pouèmo dóu Rose….*

écrit que « *Les lettres de Frédéric Mistral se terminaient par : A vous affectueusement… Tout à vous fraternellement…, par la suite : Bien à toi…, Je t'embrasse affectueusement…, Cordialement à toi…* »

Tout au long de cette courte communication, j'en citerai cinq.

Les lettres de MISTRAL sont toutes rédigées en français et ceci n'a rien d'exceptionnel. En effet, lorsqu'on se penche sur la correspondance de MISTRAL, on découvre que 9 lettres sur 10 sont en français même quand ces lettres s'adressent à ses amis félibres !...

MISTRAL a l'esprit large, nous l'avons vu ; il a pardonné à Jean AICARD de ne pas écrire en provençal… seulement, parmi ses troupes, il y a bon nombre de félibres têtus et à l'esprit étroit qui continuent à reprocher à Jean AICARD de ne pas être l'un des leurs.

Excédé par ce harcèlement, Jean AICARD a, un jour, une parole malheureuse : il déclare que la langue provençale va devenir peu à peu « *une langue morte* »… quel crime de lèse-majesté vis-à-vis des félibres qui n'ont de cesse d'éviter une telle catastrophe !... et ceci n'arrange pas ses relations avec le Félibrige, mais Jean AICARD n'en a cure ; son amitié avec MISTRAL n'en prend pas une ride, même si ce dernier est quelque peu offusqué par cette parole « malheureuse » !!!

En **1887**, Jean AICARD envoie à MISTRAL ce quatrain :

« J'ai mis ma main dans ta main ferme
Mon grand frère aîné
Et mon cœur que ma main renferme
Je te l'ai donné. »

Le **11 septembre 1887**, MISTRAL le remercie par ces mots :

« *Mon cher Aicard,*

[…] Votre cœur de franc poète provençal est tout entier dans cette embrassade. J'ai été profondément touché. Mais croyez bien, mon cher Aicard, que s'il y a eu devers moi un malentendu à votre encontre, il ne parvenait que d'un excès de passion provençale et du regret peut-être de voir un frère de ma race divinement doué manifester un doute sur la vitalité de la langue du pays.

Votre loyale et claire muse a jeté pour toujours la lumière sur une ombre qui n'avait pas de raison d'être et si elle me traite en roi, c'est qu'elle le peut, étant vraiment royale.[…]
Tout à vous fraternellement.
F. MISTRAL.

Jean AICARD va alors prendre l'habitude d'envoyer à MISTRAL chacune de ses œuvres.

Ainsi, l'année suivante (**1888**), il lui fait parvenir son ouvrage « *Au bord du désert* » dans lequel il célèbre l'âme arabe, sa morale et sa conception de vie ainsi que le génie de cette race et ses aspirations. Ces vers chaleureux et ensoleillés enchantent MISTRAL qui écrit :

« *Maillane, le 12 septembre 1888*

Mon cher Aicard,

[…] Ces vers cueillis sur les rivages barbaresques et dans les sables immenses du Maghreb ont fait la simplicité et la grâce primitive des nomades bibliques qui vous inspirent. Leur sobriété même exprime heureusement l'aridité aromatique des rochers et des landes brûlées par le soleil… »

Dans la lettre qui accompagne cet envoi, J. AICARD parle de *Mireille* et des doutes vécus par son auteur. Et MISTRAL de répondre :

« *Ce que vous me dites au sujet de Mireille relue dans le pays où j'ai, il y a beau temps*[5]*, promené mon héroïne, m'a bien fait plaisir. Je suis d'une nature si singulière que je n'ose plus relire mes essais une fois livrés au public… […]*

Mais voyons à l'avenir, quand vous remonterez le fleuve d'Arles venez sans façon tasta l'anchoio dóu Maianen. Nous avons trop vécu de la même jeunesse poétique et du même lait provençal pour ne pas de temps en temps nous embrasser en bons amis.

Nos cordialités à Madame votre sœur si elle est à La Garde et à vous affectueusement.

F. MISTRAL.

En **1892**, le roman « *Pavé d'amour »,* dont l'action se déroule à Toulon, émeut F. MISTRAL qui évoque aussi, dans sa réponse, la villa des « Lauriers », ce havre de paix et de verdure qu'il connaît pour s'y être arrêté en 1885, et où Jean AICARD aime à séjourner auprès de sa demi-sœur qui lui lèguera d'ailleurs sa propriété à sa mort, en 1915.

« *Maillane, le 10 août 1892*

Mon cher Aicard,

Les anciens, plus sages que nous, choisissaient des poètes pour législateurs : Orphée, Solon, Homère et les sibylles.

Ton « Pavé d'amour » est la fleur de cette philosophie poétique qui donnait le bonheur aux peuples primitifs et qui manque absolument à nos législateurs d'avocats et de gratte-papier.

Il est délicieux ton roman. Il émeut, il empoigne et il charme et enfin c'est le tableau vivant, grouillant ou flamboyant de ce provençal Toulon, île chaude et cyrcéenne des bons matelots de France. Ce coin de terre et de vie empourpré de soleil, de passion et de gloire, t'appartenait à tous les titres, et tu t'en es montré le maître […].

Tu as bien fait de jeter l'ancre au pied des oliviers de ton aimable sœur –à laquelle je te prie de présenter mon cordial souvenir. C'est la terre natale qui donne au myrthe son arôme et le Pavé d'amour est tout embaumé de ce myrthe ;

Bien à toi et salut de Madame Mistral.

F. MISTRAL.

En **1896**, MISTRAL reçoit la nouvelle œuvre de J. AICARD « *Jésus »* dans laquelle l'auteur retrace, en vers, la vie d'un Jésus à la fois humain, libérateur et éprouvant. MISTRAL apprécie cet évangile « selon… Jean AICARD ! »

« Maillane, le 19 mars 1896

Mon cher Aicard,

Jésus est un beau livre et un bel acte, à l'émotion suave qui en gonfle les pages, à la douce lumière qui en éclaire les stances, on sent que vous naquîtes près de la Sainte Baume et que votre âme de poète fut hantée, toute votre vie, par la légende provençale, prolongement de l'évangile […]

---

[5] 1859.

Je vous embrasse, cher ami, en vous priant de me pardonner si, par fois et par paresse, j'oublie de vous remercier pour l'envoi d'autres livres vôtres,tel l'Ibis bleu que je lus avec grand plaisir. »

L'Ibis bleu est une histoire qui se déroule sur la Côte d'Azur.

Depuis plusieurs années déjà, F. MISTRAL s'est mis en tête de créer, en Provence, un « *Musée des Arts et Traditions Populaires* ». Pour cela, le 18 janvier 1895, il adhère à la société d'Ethnographie et n'a de cesse, désormais, de rassembler tout ce qu'il juge digne de figurer dans son musée.

Le 21 mai 1899 (45 ans jour pour jour après la fondation du Félibrige) est inauguré, en Arles, le *Museon Arlaten.* Toute la dernière partie de sa vie, MISTRAL la consacre essentiellement à augmenter les collections du *Museon* en prospectant la Provence entière et en sollicitant tous les concours possibles.

Ainsi, le **7 janvier 1900**, adresse-t-il à J. AICARD cette lettre :

« Mon cher ami,

Si vous avez de reste quelque exemplaire de votre brillant Roi de Camargue *(illustré) que j'ai reçu de votre main, serait-ce un exemplaire de rebus, je serais heureux de le recevoir… Savez-vous pourquoi ? Pour en couper toutes les gravures en vignettes et faire de ces dessins très réussis un tableau d'ensemble destiné au Museon Arlaten ; car je m'occupe de ce panthéon provençal depuis 3 ans (il est déjà superbe et digne de votre visite) et nous voulons y conserver en peinture ou en nature, tout ce qui fait partie de nos traditions nationales.*

Je ne sais pas si vous avez une édition illustrée de Miette et Noré ? Je vous aurais fait audacieusement la même demande ;

Tout cela en vieux collègue du parnasse provençal –et si il y a indiscrétion ne vous gênez pas pour me dire impossible.

Mes cordialités et remerciements d'avance.

F. MISTRAL.

C'est la dernière lettre de MISTRAL que je cite dans cette étude, mais jusqu'en 1914, d'autres lettres seront échangées entre les deux amis.

Nous sommes donc en présence d'une amitié sincère entre deux hommes qui, tout en étant différents, ont bien de points communs. Tous deux sont poètes, viscéralement provençaux, amoureux de la Provence qu'ils n'ont de cesse de faire connaître hors ses frontières naturelles.

En 1902, pour la quatrième fois, Frédéric MISTRAL est pressenti pour entrer à l'Académie Française. François COPPÉE tient à le parrainer, mais, encore un fois, il refuse, alléguant que ce serait trahir sa chère langue provençale dans laquelle il ne pourrait pas s'exprimer devant les « immortels » ! Par contre, après s'être bien fait tirer l'oreille et aussi pour faire plaisir à son ami Ludovic LEGRÉ, li accepte d'entrer à l'Académie de Marseille, mais à une seule condition, et quelle condition ? Il exige de prononcer son discours de réception en langue provençale… Cette faveur lui est accordée !

Quelques années plus tard, Jean AICARD entre à l'Académie Française, en remplacement de François COPPÉE ! N'y a-t-il pas là un signe du destin ?...

Je vous ai dit que les félibres contemporains de Frédéric MISTRAL critiquaient vivement Jean AICARD parce qu'il n'écrivait qu'en français et lui reprochaient certaine parole « malheureuse »…

Nous sommes au XXIè siècle et il y a encore, de nos jours, de nombreux félibres qui refusent de considérer Jean AICARD comme un poète de chez nous ! Souhaitons que ces félibres, qui sont les disciples de MISTRAL, méditent sur les quelques lettres du Maître de Maillane que je viens de citer et acceptent enfin de faire une place, si petite soit-elle, à l'ami de MISTRAL, notre ami à tous ici présents, le poète provençal Jean AICARD.

Bernadette ZUNINO

La Valette-du-Var, le 28 juin 2008.

BIBLIOGRAPHIE

Jean AICARD, *« Poèmes de Provence »,* éd. CPM-Marcle Petit, Raphèles-lès-Arles, 1995, d'après l'édition de Paris, 1878.

René JOUVEAU, *« Histoire du Félibrige »,* tome I, 1854-1876, Imprimerie Bené, Nîmes, 1984.

Tome II, 1876-1914, Imprimerie Bené, Nîmes, 1971.

Claude MAURON, « *Frédéric Mistral »,* éd. Fayard, 1993.

Emile RIPERT, « *La renaissance provençale »,* éd. Jeanne Laffitte, Marseille, 1978, réimpression de l'édition de Paris, 1918.

Charles ROSTAING, *« Mistral, l'homme révélé par ses œuvres »,* éd. Jeanne Laffitte, Marseille, 1987.

Ouvrages collectifs :

Bulletin du Félibrige, éd. du Félibrige, Aix-en-Provence :
N°224, Avril-mai-juin 1997.
N°226, Octobre-novembre-décembre 1997 : étude de Roseline MARTANO sur Célestin Sénès, dit La Sinso.

Présence de Jean Aicard 1848-1998, éd. Alamo, in-8°, 150 p., Toulon, 1998.

Présence 2, Jean Aicard, notre ami, éd. Valettoises, in-8°, 208 p., La Valette-du-Var, 2004.